Nicolas
HULOT



Questions de nature

Plon

97

QUESTIONS DE NATURE

27574

1858489

NICOLAS HULOT

QUESTIONS DE NATURE

PLON
76, rue Bonaparte
Paris

86

A Paul-Émile et à Théodore, ce grand-père et cet arrière-grand-père que j'aurais rêvé d'avoir...

© Plon, 1995.
ISBN-2.259-00005-3



Au large, une barque; les dauphins apparaissent. L'enfant s'émerveille de leurs jeux, cherche le regard de son père et lui dit : « Papa, on devrait applaudir. »

La Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et l'Homme
se consacre à l'éducation et à l'environnement
Contactez-la au : 52, boulevard Malesherbes, 75008 Paris
Tél. (1) 44 90 83 03 Fax (1) 44 90 83 19



INTRODUCTION

J'aime ces grands espaces sauvages où la nature souveraine irradie ses ondes apaisantes, ces instants de répit où je me force à l'inaction pour me laisser nourrir de la beauté des choses. J'ai un besoin vital de ce contact physique, sensoriel et spirituel. La forêt, la montagne, la mer, l'air, les déserts sont des réservoirs de sagesse, de lucidité, d'équilibre.

En ces lieux, laisser aller ses sens, sentir le pouls de la nature, ces battements de la vie, c'est se laver, se purifier.

Que de chemins ai-je dû parcourir pour apprendre la simplicité du bonheur, pour réapprendre les vertus de nos sens : pour aujourd'hui préférer, dans la colline de l'existence, l'adret à l'ubac.

Dans nos villes et nos sociétés industrielles, les sens sans cesse agressés se protègent, se ferment et s'atrophient. Voir, sentir, goûter, toucher, écouter

sont des fonctions closes ou engourdies. Quand les parfums sont des odeurs, les sons des bruits, les mots des cris, quand le spectre des couleurs est amputé pour privilégier le gris, alors l'homme se replie plutôt que de s'épanouir. Aujourd'hui, ces organes merveilleux ont repris leur juste fonction : celle de capter les rayons du bonheur. Voir, écouter, sentir, toucher me suffisent à être heureux. Mais réveiller ses sens est une initiation. Éveiller sa sensibilité, aiguiser sa réceptivité, apprendre à capter chaque expression de la vie qui nous entoure; ce qui était inné doit maintenant être acquis. J'étais voyant mais mon esprit était aveugle. Mes oreilles entendaient mais mon cœur ignorait les sons.

Peut-être ai-je dû aller bien loin, trop loin, pour subir ce choc sous la violence duquel de nombreux clapets scellés par l'inertie se sont soudainement rouverts. Au terme de ce voyage initiatique, on découvre un trésor, le trésor des sens, les clefs d'une harmonie, image du bonheur.

Il a fallu sans doute ce coup assené par la beauté sans faille de l'Okavango, cette gifle portée par la majesté et la dignité provocante de l'Arctique, il a fallu surtout l'orchestre de toutes ces vibrations libérées par la symphonie de la nature; celle que l'homme n'a pas encore contrariée, modelée, brisée, défigurée, pour que naisse en moi la vision du vrai. Il a fallu sans doute que j'aille vers les beautés les plus flagrantes pour que deviennent visibles les beautés plus modestes, tout aussi merveilleuses.

Aujourd'hui, une simple fleur dans mon jardin, le regard d'un chien, l'évanescence d'un nuage, le son d'une cascade me suffisent à être heureux. Tous ces petits mouvements de la nature, pour peu que l'on sache les capter, deviennent autant d'indices de bonheur.

PASSAGER DU VENT

Territoire du Nord-Ouest canadien, avril

Ici le soleil souffre de distraction. Parfois, il oublie de se coucher, et le jour prolonge son règne, cantonnant la nuit derrière l'horizon.

En vingt-quatre heures, il accomplit sur cette ligne circulaire une révolution parfaite, sans jamais disparaître. Peu avant minuit, hésitant, il lèche parfois les crêtes de glace et rebondit aussitôt. Sa lumière rasante inonde la banquise qu'elle paraît ciseler en une myriade de fragments magnifiques.

A droite, l'île de Beechey, tabulaire, sombre, sinistre même, à la dérive des glaces, où échouent à la fonte des centaines d'icebergs. Cet infranchissable enchevêtrement est le plus beau des remparts.

A gauche, plus allongée, plus douce et plus grande, l'île de Cornwallis, où se situe Resolute Bay; dernier refuge humain dans cet archipel qui s'étend plus au nord encore. Au-delà s'étend la

banquise souveraine jusqu'au « Grand Clou », le pôle Nord géographique des Inuits.

J'aime cet hiver qui défie le temps. J'aime cet univers comme l'écho d'un rêve. L'Arctique évoque une innocence sublime. A l'instar des grandes plaines de l'Afrique australe, il est à chaque instant dans mon esprit une influence, peut-être même une dépendance.

Rien ne me rend plus heureux que la perspective d'aller le visiter. Et depuis ce jour d'avril 1987, conclusion d'un long voyage initiatique – ce jour où, avec un ULM, je suis allé piquer le pôle comme un moustique –, il m'est devenu indispensable.

Assis sur une sellette suspendue à une bulle d'air chaud, captive d'une enveloppe argentée et turquoise, je profite du privilège d'être passager du vent. Complice de l'azur, je glisse à quelques mètres au-dessus de l'océan gelé, sans mouvements perceptibles. Il me faut pencher le regard à la verticale de mes pieds pour deviner, au sol, mon déplacement. Combien de paysages sublimes dans cette insolite posture, avec mon ami Vincent Dupuis, chacun sur notre montgolfière étrange, aurons-nous survolés?

Le Cloud Hopper, ce « sauteur de nuages », est un minuscule ballon à air chaud individuel, dépourvu de son traditionnel panier d'osier. A son bord, conduits par la brise, nous avons vu défiler la Grande Muraille de Chine, mais aussi le somptueux lagon de Bora Bora, les émouvantes ruines de Palenque, au Mexique, et les étendues majes-

tueuses du lac Powell. Tenus par un fil invisible, comme un marcheur en apesanteur, nous avons délicatement effleuré ces paysages illustres avant de rebondir vers l'altitude.

Franchir d'un souffle d'air ces décors resplendissants, c'est se placer entre les lignes des voyages extraordinaires de Jules Verne. Ces périples qui déjà berçaient notre jeunesse; nous ne doutons plus aujourd'hui d'y avoir participé. Et cette idée est la plus douce des illusions, comme une épissure réconfortante avec l'univers de notre enfance.

Se déplacer avec le vent, c'est en ignorer sa vitesse. Tout au moins jusqu'à la reprise de contact parfois brutale avec le sol. Jusque-là en accord avec la brise, aucun souffle sur nos visages ne témoigne de l'avancement.

Ajuster sa hauteur en chauffant ou en laissant refroidir l'air prisonnier de la toile est le plus poétique des pilotages. Le vol n'est plus qu'un long moment de contemplation où les sens s'imprègnent sans retenue. Parfois, sans avoir à le justifier – et j'en serais bien incapable –, je viens toucher de la pointe des pieds le sommet d'un iceberg. A d'autres instants, je me laisse grimper à de grandes hauteurs. Cette sensation de s'immobiliser, de se figer dans l'espace est indicible. Accroché dans le ciel, sur ce siège ridicule, sans support et sans bruit autre que la veilleuse, on se sent dérisoire et royal à la fois. Cet univers glacé et ses formes admirables que l'on embrasse d'un seul regard semblent m'appartenir. C'est la plus merveilleuse des communions!

« Je considère papillons et bulles de savon comme les plus experts en l'art du bonheur », avait imaginé Nietzsche. Je me demande souvent comment il avait aussi bien anticipé sur cette réalité...

Rien ne permet de s'enivrer autant d'insouciance, de légèreté, d'échapper aussi efficacement à ces marais de tracas qui troublent abusivement notre regard et entravent notre liberté. S'inonder de la pureté de la lumière cristalline de l'Arctique, c'est être soudainement doué pour discerner la vérité, les vérités : la nôtre. La place exacte de l'homme dans la nature apparaît sans trompe-l'œil.

Là-haut, le monde reprend ses justes dimensions. Et cet écheveau, où souvent se coince notre esprit, se démêle soudain sans effort. Les pensées les plus confuses se délient spontanément.

Souvent, quand je me balade dans le ciel, les mots de Baudelaire passent dans ma tête. Qui, mieux que lui, avait deviné les vertus de « l'Élévation » ?

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les pensées, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor
Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

Aujourd'hui, en avion, en voiture et même en train, on ne voyage plus, on se déplace; témoin inconscient d'un spectacle trop rapide que l'esprit ne peut fixer.

J'aime le rythme d'un ULM, d'un parapente, d'un delta ou d'un ballon, à l'échelle de la découverte. Grâce à eux, nous sommes découvreurs de sensations nouvelles. Du monde, nous avons une perception différente, plus complète car plus sensorielle. A leurs commandes, le corps est livré sans écran aux paysages et aux éléments qu'il traverse. Il en capte toutes les vibrations. Il émane de cela un sentiment d'intimité qui nous rend complices de la nature

Je n'ai pas souffert de l'Arctique comme tant d'explorateurs illustres, je n'ai pas eu à compter mes pas pour atteindre le pôle, je n'ai pas eu le

temps de craindre la famine mais j'ai connu la précarité. Celle de ces engins démesurément petits face à l'immensité polaire. J'ai aimé cette confrontation qui oblige à l'humilité. Je déteste l'arrogance de l'homme face à la nature, cette certitude d'être supérieur au lieu de se contenter d'être magnifiquement différent.

La nature resplendit de sa pluralité d'expression. Et l'homme en est une facette, riche et profonde, certes, mais dépendante et tributaire de la multitude des autres. L'homme aime homogénéiser. Cette fausse unité le rassure.

Ici, en Arctique, la vie, qui en dépit de tout s'exprime dans une continuité paisible, exerce une telle fascination qu'on l'observe avec une attention quasi religieuse, et que notre présence est un petit détail dans ce gigantesque spectacle.

J'adore les nuits passées à la belle étoile ou sous la tente. J'aime surtout ces minutes qui précèdent le sommeil, allongé sur le dos, les yeux perdus dans les astres brillants, lorsque l'esprit divague, encore imprégné des émotions de la journée. Engoncé dans mon duvet, j'entends les murmures de la glace; légères vibrations ou inquiétants craquements, selon l'humeur de l'océan. C'est une peau qui respire, un cœur qui bat...

Comme au cours de ces nuits solitaires dans l'Okavango, sans armes, je pense à ces animaux que mon intrusion pourrait agacer. Lions là-bas, ours polaires ici; de redoutables prédateurs. Et pourtant, je ne peux me résoudre à la peur, souhaitant presque leur présence, tant leur élégance et

leur dignité sont irrésistibles. L'adaptation de l'ours blanc à ce grand désert me fascine particulièrement. Ici, comme dans le Sahara, « la vie est une économie de pénuries », selon la phrase merveilleuse du professeur Coisneau, un jour où il m'expliquait, dans le désert du Namib, comment certains insectes et plantes se débrouillaient pour y survivre.

Les bœufs musqués, à la laine épaisse, solitaires sur la glace, les petites perdrix blanches d'apparence tellement vulnérables, les renards à la fourrure argentée, toute la faune ici émeut de tant d'astuce, d'ingéniosité pour se suffire de ces espaces gelés.

Ce soir, dans l'attente d'un peu de chaleur retrouvée pour m'endormir, je médite librement sur l'authentique et le factice. Sans aigreur, je compare la vérité de ces solitudes aux comédies de nos sociétés. Le contraste est saisissant. Je passe en revue le spectacle politique, médiatique, judiciaire, qui souvent nous égare. Tous ces systèmes sournois nous aveuglent et nous leurrent sans forcément en avoir l'intention. Ces règles qu'on nous impose, ces opinions que l'on nous dicte, ces notions de réussite dont on nous gave, ces pouvoirs dispersés, chacun rêve d'en abuser. Ces codes, ces modes, ces conventions qu'on nous assène, cet ordre et ces classifications qu'on nous inflige, tout me revient à l'esprit.

Je me méfie comme de la peste de ces influences sournoises avant d'être perfides qui dif-

fusent et s'immiscent sans éveiller la conscience. Religieuses, sociales, éducatives, idéologiques, elles façonnent le creuset de nos pensées en évitant trop souvent le chemin de la réflexion.

La liberté, à laquelle j'aspire comme tout un chacun, besoin que je satisfais en partie en étant ici, c'est échapper à ces influences. Il faut savoir se rebeller contre toutes ces dépendances et conserver son libre arbitre ; être rebelle pour choisir ensuite.

Cette exigence, discipline de chaque jour, nous coûte et nous isole parfois. Mais c'est une rigueur qui, quoi qu'il en soit, nous évite l'écueil de « l'imposture ». Paulo Coelho, écrivain brésilien, évoque dans *L'Alchimiste* ce moment précis dans la vie d'un homme où il laisse son destin lui échapper de façon irréversible. Et, dès lors, les empreintes qu'il laisse ne lui appartiennent plus.

J'ai souvent répété que la seule réussite, c'est celle de vivre en harmonie avec sa vraie nature. Encore faut-il la découvrir. Le sentier qui y conduit est long et semé d'embûches.

Ne jamais perdre la maîtrise de sa vie, voilà qui devrait obséder chacun de nous. Il faut préférer les regrets aux remords, croire en ses rêves et unir le désir à la volonté, saisir la chance et grandir des coïncidences.

Voilà où me mènent les rêveries solitaires que couvre habituellement le brouhaha de la civilisation, que masquent ses poisons et ses délices.

Jack London, dont souvent la lecture me sert de passerelle vers le sommeil et les songes, illustre

ces pensées sans équivoque. « La vérité apparaît dans le dépassement de soi et non le renoncement. » Je dirais qu'il faut préférer la rébellion à la résignation, quitte à se rebeller contre ses propres faiblesses. Les Indiens d'Amérique, les Esquimaux et autres « hommes-nature », vivant près de la terre, ont su nous l'enseigner. Se dépasser peut-être, s'accomplir sûrement, en n'ignorant aucune de ses capacités. Seuls l'épreuve, l'expérience, l'échec aussi provoquent un savoir nouveau et permettent de progresser. Pour au final être soi-même.

ÉLARGIR SA VISION DU MONDE

Tanzanie, Serengeti, juin

Il est l'heure où la lumière sublime tout. Ce feu doux qui allonge les ombres, détache les reliefs, ces rayons rasants qui rendent à la nature ses tons originels, ravivent les visages. Ces minutes précieuses où le jour hésite à s'incliner, c'est l'heure où les lions vont boire. Les nuages s'évanouissent dans l'azur en même temps que le vent décline. Le sol exhale un parfum âcre. Tous les sens succombent de tant de caresses. Le crépuscule comme l'aube proclament la beauté du monde.

Divin et majestueux, le volcan Lengaï projette son immense silhouette sur les herbes jaunes du Serengeti. Et nous volons autour, mêlant nos trajectoires à celle des grands rapaces. Nous sommes heureux et rien d'autre n'a d'importance.

Allongés sous nos ailes delta, comme des oiseaux géants, nous flirtons avec le vent. Vus d'en bas, nous nous confondons avec les aigles et les vautours, dans un même ballet. Nous ne fai-

sons qu'un. Nul doute que cette sensation d'harmonie naît d'une unité. Chacun, avec une habileté différente, utilise les mêmes ruses pour se maintenir en l'air. Le flanc du volcan redresse le vent qui le frappe. Oiseaux comme libéristes en profitent, et s'accrochent à ces ascendances.

Des reliques de cumulus immaculés déclenchent encore quelques faibles thermiques. Plusieurs ailes y spiralent, dont la mienne. En dessous, l'Afrique se calme. C'est le moment où tout est nuance, comme un état d'indulgence. Dans ces instants furtifs où règne la douceur, la laideur s'éclipse.

Allongé sur le ventre dans mon harnais, je laisse mes yeux se balader. Je devine les enfants masaïs qui s'éloignent en courant d'un village qui fait un cercle parfait. La tête en l'air, ils s'égaillent dans la savane, certains suivent au sol notre parcours. Leurs cris de joie me remontent, tamisés.

Plus loin, quelques feux de brousse progressent doucement. La fumée qui s'incline me confirme la direction du vent. Tout à l'heure, lorsqu'il faudra se résigner à se poser, cette indication sera précieuse.

Mes doigts se décrispent sur la barre de trapèze. Tout mon corps se détend et se livre à la plénitude des émotions. Avec fluidité, je déplace mon poids de côté, ou d'avant en arrière, pour faire varier ma trajectoire. Aussitôt, mon aile se penche, vire ou accélère sa chute parfois imperceptible. Je plane, insouciant des battements éloignés de la planète. Je n'imagine même pas qu'il y